

Pierre BOURETZ, *La raison ou les dieux*, Paris, Gallimard (collection « NRF Essais »), 2021, 608 pages.

Directeur d'études de l'École des hautes études en sciences sociales (chaire « Religion et société »), Pierre Bouretz poursuit dans ce livre sa réflexion sur les rapports entre philosophie et théologie, amorcée dans *Lumières du Moyen Âge. Maïmonide philosophe* (Paris, 2015)¹. Il le fait en remontant dans le temps : après le Moyen Âge, c'est l'Antiquité Tardive qui retient son attention. Comme il l'explique dans la courte introduction (p. 9-17), l'auteur se propose de comprendre la genèse et les enjeux du débat entre Porphyre et Jamblique sur la théurgie. Il souligne qu'une telle étude est rendue possible par la publication, à une année de distance, de deux excellentes éditions de la *Lettre à Anébon* de Porphyre et de la *Réponse à Porphyre* de Jamblique², qui permettent enfin de suivre les arguments des deux philosophes et notamment de Porphyre, dont la *Lettre* est perdue dans son intégralité.

Un échange entre deux auteurs anciens, témoigné par deux ouvrages, dont un parvenu en fragments : on pourrait penser être face à une étude qui n'intéresserait qu'un petit nombre de spécialistes. Cependant (comme le souligne Bouretz dans l'introduction), le sujet étudié a des implications complexes pour l'histoire de la philosophie et de la pensée. Car, malgré les accidents de la tradition textuelle, les arguments de Porphyre et de Jamblique ont traversé les siècles pour refaire surface à la Renaissance et influencer plusieurs auteurs de cette époque (dont un donnera à la *Réponse* de Jamblique le titre par lequel elle est souvent citée encore aujourd'hui : *De mysteriis*³) ; surtout, leur désaccord invite à abandonner des idées reçues sur les Grecs, car il nous montre ces « artisans de la raison » (p. 9) en train de débattre sur la manière correcte de se rapporter aux dieux.

Par ailleurs, avant de se pencher sur les œuvres de Porphyre et de Jamblique, l'auteur consacre trois des cinq chapitres qui composent son livre à différents aspects de la réflexion antique sur les rapports entre les hommes et les dieux. L'échange entre les deux philosophes est ainsi replacé dans

1 Signalons au passage que le titre du livre reprend celui d'un article du même auteur : « La raison ou les dieux : un cas antique de jeux des échelles », dans A. ROMANO et S. SEBASTIANI (éds.), *La forza delle incertezze. Dialoghi storiografici con Jacques Revel*, Bologne, 2016, p. 81-98.

2 H. D. SAFFREY et A.-P. SEGONDS, *Porphyre. Lettre à Anébon l'Égyptien*, Paris, 2012 ; H. D. SAFFREY et A.-P. SEGONDS, avec la collaboration de A. LECERF, *Jamblique. Réponse à Porphyre (De Mysteriis)*, Paris, 2013. Les deux éditions ont paru dans la C.U.F.

3 Plus précisément : *De mysteriis Aegyptiorum, Chaldaeorum, Assyriorum*. C'est à Marsil Ficini qu'on doit ce titre, comme le rappelle Bouretz aux p. 162-163.

le développement de la pensée gréco-romaine, et l'étude de Bouretz a finalement une portée très vaste, touchant à plusieurs domaines des études antiques.

Dans le premier chapitre, « Des philosophes et leurs dieux : un mystère qui nous dépasse ? », l'auteur part du lieu commun de la « décadence » de la pensée grecque tardive. Cet a priori est lié à un autre, celui de l'impossibilité de concilier réflexion philosophique rationnelle et sensibilité religieuse, voire mystique. Bouretz réfute ces idées reçues en s'appuyant sur l'étude de quelques figures de savants anciens. Tout d'abord, Plutarque, dont les œuvres (et surtout le *De Iside*) expriment à la fois son expérience religieuse personnelle de prêtre d'Apollon et initié, et une conception des rapports entre philosophie et théologie selon laquelle la raison accepte les traditions ancestrales, pour en rechercher l'explication la plus profonde et appropriée. Ensuite, Proclus et Plotin. Le premier, aussi bien par son œuvre que par sa vie (dans le récit qu'en fait Marinus), nous offre un témoignage important de la façon dont l'activité philosophique et la pratique cultuelle pouvaient coexister et se nourrir mutuellement, et cela encore à une époque très tardive, quand l'empire était désormais chrétien. Quant à Plotin, la *Vie* écrite par Porphyre est assez sobre en renseignements sur ses rapports avec le monde divin, mais Bouretz exploite magistralement ces informations, en soulignant les rapports étroits entre les épisodes relatés et différents traités des *Ennéades*. Une dernière section du chapitre présente plusieurs récits de voyages de philosophes tardifs, « à la recherche de leurs dieux » (p. 55) dans un monde qui les avait presque oubliés et effacés du paysage.

Le deuxième chapitre, « La ronde des dieux d'un Orient des Grecs », se penche sur les « sagesses barbares », dont le succès est souvent considéré comme un autre signe de la « décadence » de la culture gréco-romaine. Bouretz souligne à juste titre qu'il s'agit plutôt d'une évolution de la pensée, liée à celle de la société et dont on trouve quelques traces déjà chez Platon, en sorte que « mieux vaut cesser de voir dans la prolifération des “sagesses barbares” une pathologie » (p. 83). L'auteur esquisse ensuite les grandes étapes du succès des sagesses barbares aux premiers siècles de notre ère. Du côté païen, c'est d'abord Numénius qui a défendu l'intérêt et la richesse des traditions orientales ; parmi les chrétiens, Tatien, Clément et Eusèbe reprennent ce thème dans une perspective apologétique. Bouretz se penche ensuite sur la figure de Pythagore, particulièrement importante pour apprécier la façon dont les Anciens concevaient les rapports entre leur culture et celles des autres peuples. Les récits sur sa vie, bien que caractérisés par les lieux communs du genre, se distinguent par la mention de nombreux voyages, au cours desquels Pythagore se serait formé auprès de maints peuples et sages illustres. Parmi ces derniers Porphyre mentionne Zoroastre, qui aurait transmis à Pythagore son savoir sur les dieux – un rôle qui, dans la *Vie de Pythagore* de

Jamblique, revient à une figure « plus grecque » comme Orphée. Bouretz souligne l'importance de ce détail et, pour mieux l'expliquer, dresse une synthèse des différentes traditions antiques concernant Zoroastre et les Mages.

Les écrits de Zoroastre et d'Hermès Trismégiste étaient à la fois barbares et familiers pour les intellectuels grecs des premiers siècles. Il en va autrement pour les textes de ceux qu'on a coutume d'appeler « gnostiques » : c'est leur réception problématique à l'école de Plotin qui est au centre du troisième chapitre, « Au nom du ciel et des dieux ». Bouretz analyse la polémique entre les gnostiques, Plotin et son disciple Porphyre. Il commence par étudier minutieusement tous les détails dont on dispose sur les protagonistes de ce débat et sur les textes sur lesquels s'appuyaient les gnostiques. Il commente ensuite la réponse de Plotin aux thèses des gnostiques, tant dans le traité 33 des *Ennéades* que dans d'autres⁴. Il replace enfin la polémique contre les gnostiques dans l'ensemble de l'œuvre porphyrienne. Les trois livres de la *Philosophie tirée des oracles* abordent déjà le problème des moyens d'invoquer les divinités, qui sera repris dans la *Lettre à Anébon* ; en revanche, Bouretz exprime des réserves sur d'éventuels rapports entre la polémique contre les gnostiques et celle contre les chrétiens, qui se concrétisera dans les quinze livres du *Contre les chrétiens*.

Avec le quatrième chapitre, « Mystères d'Égypte et raison de la Grèce : les vrais enjeux d'un faux-semblant », on entre dans le vif du débat entre Porphyre et Jamblique. Bouretz commence par s'interroger sur les raisons et les enjeux du cadre fictif de la *Lettre* de Porphyre et de la *Réponse* de Jamblique. Autrement dit : pourquoi un prêtre égyptien ? Selon l'auteur, le choix de Porphyre s'explique par la volonté de ne pas heurter la sensibilité de ses contemporains et de ne pas prêter le flanc aux critiques des chrétiens, en montrant un désaccord entre deux philosophes grecs sur une question religieuse. Jamblique à son tour s'approprie ce cadre fictif, au sein duquel il se crée un rôle qui lui permet de parler d'une position d'autorité : c'est le *maître* Abamôn qui répond pour son disciple Anébon. Bouretz se penche ensuite sur deux arguments qui apparaissent très probablement dans la *Lettre* de Porphyre et qui portent sur la langue des textes attribués à Hermès Trismégiste – ou plus précisément, sur le rapport entre langue grecque et sagesse barbare. C'est là un point qui a suscité maintes réflexions, de l'Antiquité à nos jours, en passant par la Renaissance : après avoir résumé les grandes lignes de l'histoire de l'interprétation du *corpus hermeticum*, l'auteur étudie les questions porphyriennes. Il estime que le disciple de Plotin se serait interrogé, d'une part, sur l'origine égyptienne d'ouvrages qui employaient un lexique et des notions

4 Tout en rejetant la thèse (aussi célèbre que contestée) du *Großschrift* antignostique de Plotin, Bouretz estime que plusieurs traités des *Ennéades* portent des traces plus ou moins importantes des échanges de Plotin avec les gnostiques : cf. n. 73, chap. III, p. 425-426.

philosophiques grecs, et, d'autre part, sur le pouvoir et le prestige attribués aux langues non grecques (aux « noms barbares »).

Le dernier chapitre, « Deux chemins pour une fin : philosophie ou théurgie », examine les critiques de Porphyre à l'encontre de la théurgie et la défense qu'en fait Jamblique. Bouretz montre que, sans aller jusqu'à remettre en question la religiosité traditionnelle grecque, Porphyre a néanmoins avancé un « soupçon » (ὕπόνοια) sur certaines pratiques, comme le relève Jamblique. L'auteur met la *Lettre* en parallèle avec d'autres ouvrages du philosophe, pour souligner les réserves de Porphyre sur les rituels visant à forcer les dieux d'apparaître et d'exaucer des prières souvent indignes – et Bouretz a bien raison de commenter le beau néologisme oxymorique, πειθανάγκη, par lequel Porphyre exprime cette idée ! En s'appuyant aussi sur un passage d'Eusèbe de Césarée, l'auteur reconstruit ensuite une autre objection soulevée par Porphyre, qui s'interrogeait sur le rapport entre fatalité et libre arbitre. Il commente aussi la réponse habile de Jamblique, qui tantôt réagence les arguments de son adversaires, tantôt tourne à son avantage la fiction égyptienne créée par Porphyre, en attribuant les théories qu'il expose au vénérable prophète Bitys ; une section du chapitre est d'ailleurs consacrée à l'exposition, aux implications et aux sources de la théorie des deux âmes de l'homme, avancée par Jamblique pour résoudre l'opposition entre destin et liberté individuelle. L'importance du débat qui oppose Porphyre et Jamblique apparaît aussi dans les échos de leurs arguments chez des auteurs postérieurs : l'empereur Julien, mais surtout Proclus, qui reprendra à nouveaux frais la discussion de la théurgie. C'est à l'apport de Proclus qu'est consacrée la dernière partie du dernier chapitre du livre, qui se conclut ainsi sur l'étude d'un des derniers philosophes païens. Mais le crépuscule du paganisme et la fin de l'Antiquité n'ont pas entraîné la disparition des problèmes discutés par Porphyre et Jamblique : comme le souligne le court Épilogue du livre, une enquête bien plus vaste dans le temps et l'espace montrerait la permanence de ces questionnements jusqu'à l'époque moderne.

Ce résumé laisse deviner la richesse et la variété de ce livre ; cette impression est confirmée par l'apparat de notes qui accompagne les cinq chapitres. Reléguées à la fin du volume (p. 265-564), elles tissent de fait une réflexion parallèle : pour s'orienter dans les chapitres et les notes, les index des noms (p. 565-586) et des matières (p. 587-596) qui viennent compléter le volume sont particulièrement bienvenus.

Un si riche apparat de notes appelle quelques commentaires.

Certaines notes constituent de courts essais fort utiles, qui donnent un aperçu des notions ou des auteurs mentionnés dans les chapitres, avec des précisions bibliographiques très complètes. On peut

mentionner les notes sur les termes ἀγύρτης⁵, γόης⁶, et τελεστική⁷, ou celles sur l'invention des mots « philosophie/philosophe », prêtée par la tradition à Pythagore⁸, et sur le chamanisme antique⁹ ; enfin, les notes aux pages 164-171¹⁰ méritent une mention à part, car elles énumèrent et décrivent les différentes études sur le corpus d'Hermès Trismégiste, de la Renaissance au début du XX^e siècle. Ces notes sont en général assez longues, s'étendant parfois sur plusieurs pages, mais souvent elles résument chacune au moins deux siècles d'hypothèses sur des problèmes qui ont suscité un vaste débat critique... Par ailleurs, même s'il est difficile de compléter les nombreuses références bibliographiques données par Bouretz, je me permettrai trois remarques :

- sur la question du « chamanisme grec », il aurait été intéressant de citer les réserves exprimées par Pierre Hadot dans un ouvrage classique¹¹ ;

- dans les notes qui portent sur le *Contre les chrétiens* de Porphyre¹², on est un peu surpris de ne trouver aucune mention ni de l'édition récente de Matthias Becker¹³ (qui marque un progrès remarquable par rapport à celle d'Adolf von Harnack), ni des nombreux travaux de Sébastien Morlet sur cet ouvrage. Cette absence est particulièrement fâcheuse lorsqu'il est question du fragment 1 Harnack du *Contre les chrétiens*, dont Morlet a remis en question la paternité porphyrienne et qui dans l'édition Becker figure parmi les *dubia*¹⁴ ; le volume publié en 2011, qui recueille les actes d'un important colloque organisé par Morlet en 2009, aurait aussi mérité d'être mentionné¹⁵ ;

5 N. 65, chap. I, p. 288. Il est de nouveau question du terme ἀγύρτης à la n. 137 du même chapitre, p. 315 : à cet endroit, un renvoi à la n. 65 aurait été utile.

6 N. 67, chap. I, p. 289-290.

7 N. 127, chap. V, p. 553-555.

8 N. 63 et 65, chap. II, p. 357-358.

9 N. 68, chap. II, p. 362-365.

10 N. 14-43, chap IV, p. 449-469.

11 Cf. n. 68, chap. II, p. 362-365, et P. HADOT, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, 1995, p. 279-285.

12 Notamment aux n. 41, chap. II, p. 340-341, et 31, chap. III, p. 406.

13 M. BECKER, *Porphyrios. Contra Christianos. Neue Sammlung der Fragmente, Testimonien und Dubia mit Einleitung, Übersetzung und Anmerkungen*, Berlin–Boston, 2016.

14 Cf. p. 86-87 ; n. 41, chap. II, p. 340-341, et S. MORLET, *La Démonstration évangélique d'Eusèbe de Césarée. Étude sur l'apologétique chrétienne à l'époque de Constantin*, Paris, 2009, p. 41-48. D'autres réserves sur l'attribution de ce texte à Porphyre ont été exprimées par A. P. JOHNSON, « Rethinking the Authenticity of Porphyry, c. Christ. fr. 1 », dans J. R. BAUN *et alii* (éds.), *Studia Patristica XLVI. Papers presented at the Fifteenth International Conference on Patristic Studies held in Oxford 2007*, Leuven–Paris, 2010, p. 53-58 ; Bouretz ne le cite pas non plus. La question est d'autant plus délicate que l'auteur met sur même plan le fr. 1 Harnack et une citation littérale du *Contre les chrétiens*, tirée de l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe (fr. 39 Harnack / 6F Becker) : cf. p. 125, et n. 35, chap. III, p. 407. Par ailleurs, Bouretz semble oublier ce dernier fragment lorsqu'il écrit que le fr. 1 Harnack pourrait transmettre le fond d'une objection du *Contre les chrétiens*, mais pas le texte précis, car « à la différence de ce qu'il en est s'agissant d'autres ouvrages du même auteur dont il offre de longs extraits, Eusèbe n'avait aucun intérêt à le faire explicitement s'agissant de celui-ci » (n. 41, chap. II, p. 340).

15 S. MORLET (éd.), *Le Traité de Porphyre contre les chrétiens : un siècle de recherches, nouvelles questions. Actes du colloque international organisé les 8 et 9 septembre 2009 à l'Université de Paris IV-Sorbonne*, Paris, 2011.

- de même, on s'attendrait à ce que les mentions des fragments de l'Adversaire de Macarios dans le *Monogénès* soient accompagnées par des explications, même sommaires, sur le vaste débat relatif à l'attribution de ces textes à Porphyre¹⁶.

D'autres notes s'adressent plutôt au lecteur non spécialiste, qui y trouvera soit une présentation des outils de recherche dans l'Antiquité¹⁷ et des collections de textes anciens¹⁸, soit une synthèse efficace de quelques études fondamentales, accompagnée, selon le cas, d'une présentation de leurs rééditions récentes ou de l'évolution de la recherche après leur publication : mentionnons à titre d'exemple *Psyché* d'Erwin Rohde¹⁹, *Sagesses Barbares* d'Arnaldo Momigliano²⁰, *Religions orientales dans le paganisme romain* de Franz Cumont²¹... Parfois, l'auteur attire l'attention du lecteur sur des travaux qui, malgré les décennies qui se sont écoulées depuis leur publication, restent précieux²².

En parcourant les notes, on est frappé par la fréquence des appréciations sur des travaux critiques : si Bouretz estime qu'une publication est, par exemple, « une véritable somme qui est aussi un bel objet »²³, il ne manque pas le signaler, tout comme il ne cache pas ses réserves méthodologiques sur d'autres études²⁴. De tels commentaires suscitent l'intérêt du lecteur pour ces ouvrages et révèlent aussi, de manière très agréable, la passion de l'auteur pour le sujet qu'il étudie – même si je dois avouer que je ne partage pas toujours son enthousiasme²⁵.

Enfin, de nombreuses notes fournissent des précisions et des justifications pour les traductions proposées dans les chapitres du livre. Même si l'on peut regretter l'absence de citations intégrales des textes grecs et latins, ces notes témoignent de la sensibilité de l'auteur pour les problèmes de traduction. Bouretz emploie en général, voire toujours, des traductions existantes, mais n'hésite pas

16 N. 31, chap. III, p. 406. Une bonne synthèse dans R. GOULET, *Macarios de Magnésie. Le Monogénès*, II t., Paris, 2003, I, p. 112-149 (ouvrage d'ailleurs utilisé par Bouretz dans la n. 31).

17 N. 1 de l'Introduction, p. 265.

18 *Ibid.* (pour la « Collection des Université des France » et la « Loeb Classical Library ») et n. 42, chap. I, p. 280 (pour « Sources Chrétiennes »).

19 N. 67, chap. I, p. 290.

20 N. 1, chap. II, p. 317.

21 N. 2, chap. II, p. 318.

22 Cf. par exemple les remarques sur l'édition Delatte de la section consacrée à Pythagore par Diogène Laërce, dans le tome VIII des *Vies et doctrines des philosophes illustres* (n. 48, chap. II, p. 342), ou celles sur le travail d'Isidore Lévy (note suivante, p. 343).

23 N. 15, chap. III, p. 399 : l'auteur parle du recueil de C. MELA *et alii* (éds.), *Alexandrie la divine. Sagesses barbares. Échanges et réappropriation dans l'espace culturel gréco-romain. Actes du colloque scientifique international, Fondation Martin Bodmer, Cologny-Genève, 27-30 août 2014*, II t., Genève, 2014.

24 Cf. notamment la n. 46, chap. III, p. 410-411, qui commente les thèses de J. M. SCHOTT, « Porphyry on Christians and Others : "Barbarian Wisdom", Identity Politics, and Anti-Christian Polemics on the Eve of the Great Persecution », *Journal of Early Christian Studies* 13, 2005, p. 277-314, et E. D. DIGESER, *A Threat to Public Piety. Christians, Platonists, and the Great Persecution*, Ithaca, 2012.

25 Par exemple, je ne qualifierais pas d'« excellente » (n. 41, chap. II, p. 340) la réédition traduite, commentée et mise à jour de l'édition Harnack du *Contre les chrétiens* de Porphyre, réalisée par G. MUSCOLINO, *Porfirio. Contro i cristiani nella raccolta di Adolf von Harnack con tutti nuovi frammenti in appendice*, Milan, 2009 : cf. la recension de cet ouvrage par M. ZAMBON, *Studi e Materiali di Storia delle Religioni* 75, 2009, p. 682-687.

à y apporter des corrections, dans un esprit de fidélité vis-à-vis du texte grec²⁶ et avec une grande attention aux choix lexicaux des auteurs anciens²⁷.

On aura compris la richesse et l'utilité des notes de *La raison ou les dieux*. Mais aussi intéressantes qu'elles soient, il faut avouer que leur nombre et leur longueur ne facilitent pas la consultation. Et lorsqu'on s'aperçoit que l'ensemble des notes couvre 299 pages, contre les 252 du texte principal, on ne peut pas s'empêcher de se demander s'il n'aurait pas été souhaitable d'abrégé quelques développements. Était-il vraiment nécessaire de consacrer, dans une note déjà très longue, une demi-page à un auteur (Macrobe) dont, de l'aveu de l'auteur lui-même, il ne sera presque jamais question dans la suite du livre²⁸ ? Et bien que Porphyre soit, avec Jamblique, au centre de la réflexion menée par Bouretz, force est d'avouer que la longue digression sur sa « mélancolie » n'est pas essentielle à l'argumentation de l'auteur²⁹. On pourrait donner d'autres exemples, qui cependant n'enlèveraient rien aux nombreuses vertus de ce livre, qui doivent être soulignées.

L'étude entreprise par Bouretz était particulièrement délicate. La nature du corpus (deux textes philosophiques de l'Antiquité tardive, dont un perdu dans son intégralité) nécessitait des compétences à la fois d'historien de la philosophie et de philologue. L'auteur est bien conscient de la complexité de la tâche, qui fait de son ouvrage « une sorte de cas d'école d'une certaine façon d'écrire l'histoire de la philosophie » (p. 11). Et au moment d'aborder l'étude des arguments de Porphyre et de Jamblique (p. 160), il prend soin de définir un « protocole de lecture », qui mérite d'être cité :

« Il reste qu'ignorant la taille que pouvait avoir la *Lettre*, privé de son début à l'exception d'une phrase, otage des témoins citant à leur guise, son lecteur moderne devra parfois se contenter de conjectures sur son contenu. Une bonne compréhension de la façon dont elle est écrite, une vigilance à l'égard des intérêts propres à ceux qui en livrent des fragments et surtout la connaissance de l'œuvre sur laquelle elle est adossée devraient pourtant lui permettre de reconstituer ses principaux arguments. Il a donc les moyens d'un protocole de lecture reposant sur la volonté de reconstruire la discussion à partir de son point de départ puisque c'est la *Lettre* qui le fournissait, le souci de ne pas se laisser impressionner par ce qui de l'autorité de la *Réponse* ne devrait qu'aux aléas de la transmission, la conviction enfin que l'herméneutique peut venir au secours de la philologie en vue de retrouver par le raisonnement les maillons qui manquent sur le papier. »

26 Cf. à titre d'exemple les remarques des n. 6 et 61, chap. II, p. 321 et 354-355.

27 Cf. par exemple les n. 90, chap. I, et 58, chap. V, p. 301 et 527.

28 N. 22, chap. II, p. 332 : en effet, selon l'index des noms, Macrobe n'est mentionné que dans trois autres notes.

29 N. 27, chap. III, p. 403-404.

Le pari est risqué, mais réussi. Au fil du texte, les différents domaines du savoir se croisent et viennent l'un « au secours » de l'autre. Le résultat est une analyse très riche et variée, où une note sur des textes gnostiques peut devenir l'occasion pour une réflexion sur les différentes méthodes d'analyse des textes anciens et aboutir à une réflexion globale sur l'Antiquité tardive³⁰.

Ainsi, en maniant tour à tour les armes de la philologie et de l'histoire de la philosophie, Bouretz nous livre-t-il une reconstruction tout à fait remarquable du contenu des deux textes et de la stratégie polémique de Porphyre et de Jamblique. Aux chapitres IV et V, les pages sur les implications de la fiction égyptienne conçue par Porphyre sont particulièrement fascinantes, tout comme celles sur la façon dont Jamblique essaie de tenir tête à son adversaire en retournant ce cadre fictif contre lui, ou en infléchissant ses arguments. Certes, on pourra soulever des objections sur quelques points de détails. Par exemple, je ne suis pas entièrement persuadé que, par la fiction littéraire de la *Lettre à Anébon*, Porphyre aurait voulu éviter de prêter le flanc aux objections chrétiennes sur le désaccord entre les philosophes grecs³¹. Car même le débat de la *Lettre* aurait pu être exploité par les chrétiens : d'ailleurs, dès le II^e siècle les apologistes se moquaient des traditions religieuses égyptiennes, en les étudiant à côté de celles des Grecs et d'autres peuples³². Il est peut-être plus prudent de supposer que Porphyre ait voulu simplement exploiter le prestige dont la sagesse égyptienne jouissait en matière de religion³³. Mais de telles réserves ne sauraient empêcher de voir dans *La raison ou les dieux* l'une des contributions les plus significatives et exhaustives sur cette page de l'histoire de la philosophie antique.

Puisque l'auteur se propose de comprendre l'origine du désaccord entre Porphyre et Jamblique, son étude a aussi le mérite non négligeable de replacer la *Lettre à Anébon* dans la continuité de la réflexion porphyrienne sur la religion, en soulignant ses rapports avec d'autres œuvres du philosophe (*La philosophie tirée des oracles*, le *Contre les chrétiens*, le *Traité de l'abstinence*) et de son maître (le traité 33 des *Ennéades* de Plotin, dont Porphyre prépara l'édition et choisit le titre, *Contre les gnostiques*). De ce point de vue, elle apporte une contribution importante à la compréhension de l'œuvre du disciple de Plotin, et plus particulièrement de sa réflexion sur la religion. Cet aspect de la pensée de Porphyre a attiré l'attention de nombreux chercheurs, qui trouveront dans le livre de Bouretz de nouvelles pistes d'analyse et une synthèse précieuse de la recherche sur le sujet.

30 C'est la n. 53, chap. III, p. 414-417.

31 Cf. p. 157-164.

32 Cf. Aristide, *Apologie* 12, et Athénagore, *Supplique* 1, mais aussi le fragment du polémiste antichrétien Celse cité en Origène, *Contre Celse* III 19.

33 Cf. la section intitulée « La fiction égyptienne » dans SAFFREY et SEGONDS, *Lettre à Anébon l'Égyptien*, p. xxx-xxxviii (avec une notice de Madame Elsa Oréal). D'ailleurs, il ne faut pas surestimer l'importance de la fiction égyptienne, qui n'a pas profondément influencé l'œuvre de Porphyre (ni de Jamblique) : cf. SAFFREY et SEGONDS, *Réponse à Porphyre*, p. lxx-lxx.

Car *La raison ou les dieux* offre également un excellent tableau des rapports entre philosophie et religion aux premiers siècles de notre ère. Le néophyte trouvera dans les trois premiers chapitres une synthèse claire et détaillée, et dans les notes un état de la recherche remarquablement complet, où même le spécialiste pourra découvrir quelques publications qui lui avaient échappé. Je trouve néanmoins qu'un sujet aurait gagné à être développé davantage : l'argument polémique de la division entre philosophes, qui n'est mentionné qu'incidemment, en rapport avec Tatien (qui aurait « esquissé » ce « motif », p. 84). Or Tatien n'est ni le premier auteur à user de cet argument, ni celui qui lui a donné le plus d'importance, et ce motif joue indirectement un rôle important dans la thèse de l'auteur (qui estime que la fiction égyptienne de la *Lettre à Anébon* veut justement masquer un désaccord entre philosophes grecs)³⁴...

Enfin, par son livre Bouretz démontre une fois pour toutes la perméabilité, dans la pensée antique, de deux domaines évoqués dans le titre. *Le aut... aut* du titre (la raison ou les dieux) reflète une série de lieux communs sur l'Antiquité, qui ont été remis en question depuis quelques décennies : Eric Dodds a établi que l'irrationnel n'est pas étranger à l'esprit grec ; Henri-Irénée Marrou s'est demandé si l'Antiquité tardive est vraiment une période de décadence. L'étude de Bouretz contribue aussi à éradiquer ces clichés, en montrant de manière magistrale que si la philosophie grecque s'intéresse aux rapports avec les dieux et à la théurgie, ce n'est pas parce qu'elle aurait été corrompue par le temps et les influences orientales. Aux yeux d'un philosophe antique (et pas forcément tardo-antique), on peut, voire on doit choisir la raison et les dieux.

La collection à laquelle appartient *La raison ou les dieux* a pour vocation « la défense et l'illustration d'un genre : l'essai », conçu comme « mise à distance des certitudes reçues sans discernement, mise en perspective des objets faussement familiers, mise en relation des modes de pensée d'ailleurs et d'ici »³⁵. On aura compris par cette recension que ce livre a toute sa place dans cette collection, ainsi que dans la bibliothèque de tout antiquisant.

Gianluca PISCINI (CESR UMR 7323, Tours)

juin 2021

©Antiquité-Avenir

34 Sur cette question, on dispose maintenant d'une remarquable monographie : S. MORLET, *Symphonia. La concorde des textes et des doctrines dans la littérature grecque jusqu'à Origène*, Paris, 2019. Cf. en particulier les p. 14-15 (pour la présence limitée de ce thème chez Tatien) et 169-170 (pour son emploi par Justin, maître de Tatien).

35 Je cite la présentation de la collection « NRF Essais » à la fin du volume, p. 599.